

EMILE COULON, UN ARCHITECTE PROVINCIAL

Né à Nivelles en 1825, Emile Coulon est issu d'une famille d'artisans renommés.

Il suit les cours d'architecture de l'Académie de dessin de Nivelles.

Remarqué par l'un de ses professeurs, l'architecte Antoine-Marie Moreau, il travaille sous ses ordres, notamment au palais royal de Laeken, au château de Beloeil....

Revenu à Nivelles, il œuvre pour sa ville.

En 1854, Antoine Moreau le présente aux autorités pour lui succéder comme architecte provincial. A ce titre en 1855, Emile Coulon ne manquera pas de s'étonner que la Fabrique d'Eglise de la paroisse de Cérroux, fasse passer sur les subsides provinciaux, deux pièces d'ameublement(confessionnaux) qui n'ont pas de rapport avec la construction

Pendant toute sa carrière, il dirigera la construction ou la restauration de très nombreuses églises : St Barthélemy à Bousval, St Pierre à Doiceau, St Lambert à Jodoigne..... le plus souvent dans le style néo-gothique.

En 1864, il entre aux « Amis Philanthropes ».

En 1879, la guerre scolaire va révéler son appartenance à la Franc-maçonnerie. au grand étonnement des fabriciens qui ignoraient ses convictions philosophiques.

En 1869, il acquiert la « ferme du Caillou ».

Il s'occupe également d'architecture civile et à ce titre, il présidera à l'édification de l'Hôtel de Ville d'Ottignies en 1881.

A l'âge de la retraite, en 1889, il s'installe définitivement à Ixelles où il mourra en 1891. Son épouse lui fait célébrer, malgré tout, des funérailles religieuses. Il est inhumé au cimetière de sa dernière résidence.

Sources .

- ~~Wavrans. Racines~~ J. Tordoir, Les architectes Emile Coulon et Jules De Becker. Deux amis philanthropes ~~2002~~ Y. Tordoir, Wavreux - ~~2001~~ 2004, page 282
- ~~Okin~~ ~~Març-Juin 2011, n° 55-56~~ ~~Coeur-Lueds~~ Racines, Tome LIII, n° 6 de N/122 - 2004, page 282
- Céracuse. L'Eglise Notre-Dame-de-Bon-Secours, C. Lueds, Ohgné, n° 55-56 de Mars-Juin 2011.
- Court. Saint-Etienne, Mont-Saint-Guibert et Cottignies-Louvain-la-Neuve, Patrimoine Architectural et Territoriaux de Wallonie, Editions Mardaga, 2010, page 203.

Religion; les autres restèrent à l'état de manuscrit.

Arthur Cosemans ne se cantonna pas uniquement au domaine archivistique. Il n'oublia jamais qu'un archiviste est aussi un historien. A l'exception d'un travail sur Antoon Van Stralen, bourgmestre d'Anvers et commissaire des Etats généraux au début du règne de Philippe II qu'il publia en 1933 (*Verslagen en Mededelingen van de Koninklijke Vlaamse Academie*, 1933, p. 600-663), ce fut surtout dans le domaine de la démographie historique qu'il s'illustra en publiant deux travaux importants : *De Bevolking van Brabant in de XVIIde en de XVIIIde eeuw* (Commission royale d'Histoire, in-8°, Bruxelles, 1939, XL-261 pages) et *Bijdrage tot de demographische en sociale Geschiedenis van de stad Brussel, 1796-1846* (*Pro Civitate. Collection Histoire, série in-8°, n° 12*, Bruxelles, 1966, 163 pages). Il fut d'ailleurs président de la section belge de la Commission internationale de Démographie historique.

Le domaine de la bibliographie ne laissa pas Cosemans indifférent. Il collabora à la *Revue Belge des Livres, Documents et Archives de la Guerre 1914-1918* et fut l'auteur d'une importante *Contribution à la Bibliographie dynastique et nationale (1831-1934)*. Ce travail réalisé en collaboration avec Théodore Heyse comprend quatre volumes parus en douze fascicules dans les *Cahiers Belges et Congolais* de 1954 à 1961 (881 pages).

Arthur Cosemans obtint démission honorable de ses fonctions par arrêté royal du 22 octobre 1962 et fut admis à l'honorariat à la fin de décembre de la même année.

Archives générales du Royaume, à Bruxelles;
Archives du Secrétariat, dossier Cosemans, Arthur.

L. Van Meerbeeck, *Hommage à Monsieur Arthur Cosemans*, dans *Archives, Bibliothèques et Musées de Belgique* t. 33, 1962, p. 255-257. — L. Van Meerbeeck, *Arthur Cosemans*, dans *Archives et Bibliothèques de Belgique*, t. 43, 1972, p. 484-491.

Robert Wellens

vrier 1825, décédé à Ixelles (Bruxelles) le 5 novembre 1891.

Emile Coulon est le fils d'Antoine-Joseph Coulon (1788-1836) et de Béatrice-Eléonore Braeckman (1793-1865). On sait peu de chose de sa jeunesse, si ce n'est qu'il était le cinquième enfant d'une famille qui en comptait sept dont deux moururent en bas âge, et qu'il grandit dans un milieu d'artisans propice au développement du sentiment artistique : son grand-père, Michel Coulon, maître-menuisier, fut bourgeois et directeur des travaux de la ville de Nivelles, son père était ébéniste et son frère aîné, Antoine, sculpteur sur bois. Emile suivit les cours d'architecture à l'Académie de dessin de sa ville natale et y remporta les premiers prix en 1842, 1843 et 1844. Le 2 janvier 1844, il entra au cabinet de l'architecte Antoine Moreau, son professeur, qui, le 26 septembre 1854, le propose à sa succession en qualité d'architecte-voyer de l'arrondissement de Nivelles. Nommé à ce poste le 5 octobre 1854, entré en fonction le 16 octobre, Emile Coulon embrassa dès lors une carrière qui lui donnera l'occasion de modifier en maints endroits le paysage architectural des campagnes du Brabant wallon. Le règlement organique du service technique provincial chargeait en effet les architectes-voyers d'arrondissement — il y en avait alors trois, pour Bruxelles, Louvain et Nivelles — de dresser les plans, de rédiger les cahiers des charges, d'établir les devis, de surveiller les chantiers et de procéder à la réception de tout ouvrage dont la dépense devait être imputée sur les revenus de la province, des fabriques d'églises, des institutions de bienfaisance ou d'instruction publique. De ce fait, l'architecte-voyer était courtoisé par les édiles locaux qui s'adressaient de préférence à lui pour la construction, la reconstruction, la restauration ou l'aménagement des édifices publics. Nombreux étaient alors les desservants de paroisses qui, depuis l'Indépendance, rêvaient d'améliorer les conditions du déroulement du culte dans des sanctuaires laissés pour la plupart à l'abandon depuis l'Ancien Régime, jugés trop petits, en mauvais état ou d'entretien trop onéreux. Profitant de cet état de choses, Emile Coulon se spécialisera bien vite en architecture religieuse, matière qu'il avait déjà abordée chez son prédécesseur, Antoine Moreau. En trente-six ans de carrière, pas moins de quarante-cinq églises de l'arrondissement de Nivelles — au-

COULON, Emile, Joseph, Ghislain, architecte provincial du Brabant, né à Nivelles le 12 fé-

jourd'hui province du Brabant wallon — passèrent par ses mains en vue de leur reconstruction, leur agrandissement ou leur restauration. Parmi les églises nouvelles dont il signa les plans, il faut citer : Saint-Joseph (1872-1875) et Saint-Sulpice (1852-1856) à Beauvechain; Saint-Martin à Blanmont (1862); Saint-François-Xavier à Bourgeois (Rixensart) (1874); Saint-Barthélemy à Bousval (1857); Saint-Remy à Braine-le-Château (1860); Saint-Jean-Baptiste à Clabecq (1865); Saint-Pierre à Doiceau (1864-1872); Saint-Laurent à Dongelberg (1867); Saint-Feuillien à Enines (1871); Sainte-Gertrude à Gentinnes (1863); Saint-Sixte à Genval (1863); Saint-Joseph à Glimes (1884-1886); Saint-Georges à Jandrenouille (1871); Saint-Ulric à Malèves (1864); Saint-Martin à Marbais (1886); Notre-Dame à Marbisoux (1870); Saint-Michel à Monstreux (1859); Saint-Feuillien à Offus (1866); Saint-Denis à Piétrebais (1869-1872); Sainte-Catherine à Plancenoit (1859); Saint-Martin à Quenast (1859); Saint-Hubert à Ramillies (1868); Saint-Géry à Rebecq (1867); Saint-Georges à Saint-Jean-Geest (1871); Saint-Nicolas à Sart-Dames-Avelines (1867) et Saint-Jean-Baptiste à Villeroix (1874). Outre ces constructions neuves, Emile Coulon projeta également des agrandissements aux églises Saint-Etienne à Braine-l'Alleud (avec De Curte, 1864 et 1888); Saint-Remacle à Gottechain (1847); Saint-Lambert à Jodoigne (1861); Saint-Lambert à Nodrenge (avec A. Moreau, 1856); Saint-Aubin à Opprebais (1861); Saint-Symphorien à Petit-Rosières (1868); Saint-Joseph à Rofessart (1874); Saint-Servais à Tourinnes-Saint-Lambert (1865) et Saint-Joseph à Waterloo (1858). D'autres édifices religieux du Brabant wallon furent l'objet de restauration ou de reconstruction partielle que Coulon mena à bonne fin, comme les églises Notre-Dame à Basse-Wavre (1886); Notre-Dame à Orp-le-Petit (1880); Saint-Pierre à Sainte-Marie-Geest (1887); Notre-Dame à Tangissart (1872); Saint-Martin à Thorembais-les-Béguines (avec A. Moreau, 1851); Saint-Servais à Tourinnes (1864-1865); Saint-Martin à Vieux-Sart (1870) et Saint-Jean-Baptiste et l'église des Carmes à Wavre (1874 et 1880). Ces énumérations ne sont d'ailleurs pas exhaustives, certaines églises, à défaut d'en connaître le nom de l'architecte, pouvant encore lui être attribuées. Mais le grand nombre de ses inter-

ventions explique peut-être la pauvreté de moyens dont il disposa : murs en briques ordinaires, voûtes en staff, décoration en plâtre, charpentes et menuiseries en bois blanc et couvertures le plus souvent en zinc. La mise en œuvre de ces matériaux ne nécessitait que peu d'études techniques. Sans être des stéréotypes, les églises que conçut Emile Coulon ont entre elles un air de famille, l'architecte recourant le plus souvent aux formes néo-gothiques, parfois néo-romanes. On peut en déduire qu'il y a un « style Coulon » qui, malheureusement, fait regretter les lignes plus accusées des solides bâtisses du Moyen Age auxquelles il se substitua parfois sans grand respect pour leur ancienneté. Là où Emile Coulon se montra le plus inventif en matière de restauration de monument, ce fut lors de la reconstruction de la flèche de la collégiale Sainte-Gertrude à Nivelles qui avait été mise au concours. Il y remplaça la charpente en bois de 1643 incendiée le 8 mars 1859, par une structure en fer de 60 tonnes portant le coq terminal à 96 mètres de hauteur. L'exploit audacieux de l'architecte, qui devait néanmoins amener quelques désordres dans la maçonnerie de la tour et, par voie de conséquence, soulever les passions lors de la restauration de l'édifice incendié en mai 1940, devait conduire Emile Coulon sur le chemin de la renommée internationale : en 1862, le marquis de la Bouexière Thiennes, châtelain de Malleville en Bretagne, le fit appeler pour la restauration de la massive tour de l'église paroissiale de Saint-Armel de Ploërmel (*Journal de Rennes*, 1862). C'est à cette occasion, vraisemblablement, qu'Emile Coulon fut promu chevalier de la Légion d'honneur. Chose curieuse, quoique petit-fils, fils et frère de menuisiers — et du moins dans l'état actuel de nos connaissances —, Emile Coulon semble ne pas s'être beaucoup préoccupé du mobilier religieux : seuls les confessionnaux de l'église Saint-Jean-Baptiste de Wastines peuvent lui être attribués avec quelque certitude.

L'abondant travail accompli pour les fabriques d'église n'empêcha pas Emile Coulon de se consacrer à l'architecture civile. On lui doit notamment la construction en 1862, en style néo-Renaissance, du château de Meeûs d'Argenteuil à Lillois (malheureusement ravagé par un incendie en 1961); l'édification, après concours, de l'Hôpital-Hospice inauguré en 1870 boulevard de la Batterie à Nivelles et

l'ajout en 1876, en style néo-gothique, d'une chapelle au château de Robiano à Tervueren. On pourrait y ajouter des maisons ouvrières à Jodoigne (1868) et à Wavre (1869), des écoles — dont un projet pour l'Ecole normale à Hasselt —, ainsi que l'agrandissement du palais de Justice à Louvain et de la Justice de paix à Nivelles (aujourd'hui démolie). La construction de sa propre habitation, rue de Livourne n° 42 à Ixelles, le fit considérer par ses confrères comme un technicien averti : le fait d'y avoir prévu des crochets en façade en attente de la fourniture des pierres de soubassement, ce qui permettait de compenser un retard d'exécution toujours possible par un tassement souhaitable de la maçonnerie de support, leur apparut en effet comme une innovation (*L'Emulation*, 2^e année, 1875-1876, n° 10, col. 90). Cette mise en œuvre astucieuse semble bien avoir été dictée par le raisonnement et l'expérience plutôt qu'inspirée par des ouvrages techniques dont la bibliothèque d'Emile Coulon était fournie et dans laquelle, aux côtés de nombreux dictionnaires, tous les auteurs classiques en matière d'architecture se côtoyaient : Castermans, Daly, D'Aviler, De Baudot, Dietterlein, Hoffstadt, Hondius, Hope, Letarouilly, Normand, Scheyes, Schoy, Van Ijsendijck, Viollet-Le-Duc et Vitruve. Malgré qu'Emile Coulon consentît parfois à la disparition d'édifices du Moyen Age pour leur substituer des constructions de sa propre conception, cette bibliographie prouve à suffisance l'intérêt qu'il portait à l'architecture du passé. Il le montra d'ailleurs par la rédaction d'une monographie monumentale de *L'église de l'ancienne abbaye de Villers-la-Ville* (Bruxelles, 1878, in-8°, 63 p., 13 pl.) où il pratiqua des fouilles, et qui complétait fort heureusement celles d'Alphonse Wauters et de Jules Tarlier publiées en 1856 et dont s'inspira largement Charles Licot, un de ses successeurs à la Province de Brabant et restaurateur des ruines. De plus, le gouvernement n'avait-il pas reconnu ses mérites en le nommant, en 1862, membre correspondant de la Commission royale des Monuments? Et si la ferme du Cailou, à Vieux-Gemappe, là où Napoléon passa la nuit du 17 au 18 juin 1815 à la veille de la bataille de Waterloo, est aujourd'hui protégée et transformée en musée, n'est-ce pas grâce à Emile Coulon qui, l'ayant acquise en 1862, la conserva dans son état d'origine? C'est au titre d'architecte provincial du Brabant, promotion

obtenue en 1889 à la succession d'Antoine Moreau, qu'Emile Coulon reçut la Croix civique de première classe.

Quoique baptisé et ayant travaillé la majeure partie de sa vie au profit des fabriques d'églises, Emile Coulon fut dénoncé comme franc-maçon par la presse catholique locale. Effectivement, Emile Coulon fut initié à la loge Les Amis Philanthropes du Grand Orient de Belgique le 25 juin 1854. Le clergé se montra toutefois plus tolérant que le chroniqueur haineux resté dans l'anonymat. Lorsqu'il mourut, le 5 novembre 1891, entouré de son épouse, née Mélanie Richard, et de ses enfants Emile, Mélanie, Henry et Antoine, Emile Coulon fut conduit en terre au cimetière d'Ixelles, après des funérailles religieuses célébrées en l'église Saint-Boniface.

Archives des Amis Philanthropes, à Bruxelles : *Livre d'Or*, n° 201. — Archives générales du Royaume, à Bruxelles : *Cartes et plans. Inv. ms.*, n° 78-98. — Fondation pour l'architecture, à Bruxelles : *Fonds V.G. Martiny*, dossier E. Coulon (Archives familiales).

A. de Loë, *Musées royaux d'Art et d'Histoire. Belgique ancienne. Catalogue descriptif et raisonné*, IV, La période franque, Bruxelles, 1939, p. 121. — *Bulletin du Comité des Correspondants de la Commission royale des Monuments*, 1889-1895, p. 39. — *Bulletin des Commissions royales d'art et d'archéologie, voir Table des matières des cinquante premiers tomes*, 1862-1911, t. 1, Bruxelles, 1930, p. 237. — *Catalogue des livres anciens et modernes provenant en partie de feu M. Emile Coulon*, Bruxelles, 1892, 44 p. — Chr. Delpierre, *Anecdotes au sujet de l'architecte Coulon*, dans *Rif. tout dju*, n° 140, Nivelles, juin 1970, p. 9. — *L'Emulation*, 1890, n° 2, col. 32; 1891, col. 160 (brève nécrologie). — E. Jamart, *Notice sur l'Académie de dessin et l'Ecole industrielle réunies*, Nivelles, 1885, p. 81-82. — *Mémoire d'Ixelles*, n° 12, déc. 1885, p. 24; n° 21, mars 1886, p. 11. — *Le Patrimoine monumental de la Belgique*, t. 2, Brabant. Nivelles, Liège, 1973, *passim*. — *Répertoire des biens culturels*, Musées royaux d'Art et d'Histoire, n° 117/1/2. — G. Willame, *Catalogue de l'Exposition des photographies d'intérêt local*, Nivelles, 1912, n° 377, p. 62.

Victor G. Martiny

COULON, Marion, Adelin, Florimond, pédagogue et haut fonctionnaire, né à Aubechies le 28 avril 1907, décédé à Ath le 2 mars 1985.

Les architectes Émile Coulon et Jules De Becker DEUX AMIS PHILANTHROPES (I)

Le 25 juin 1864, Émile Coulon, un jeune architecte nivellois, obtenait son initiation maçonnique au sein de la loge bruxelloise des *Amis Philanthropes*¹. Dix années plus tard, le 29 juin 1874, Jules De Becker, un deuxième architecte natif de Nivelles, était accueilli au sein de cette même loge². Fin novembre 1879, les deux hommes figuraient au rang des dirigeants de plusieurs associations libérales de l'arrondissement de Nivelles. Coulon, établi à Vieux-Genappe, représentait tout spécialement cette commune au sein du comité de l'*Association Libérale du canton de Genappe*³. Quant à De Becker, toujours établi à Nivelles, grand-place, il exerçait alors les fonctions de secrétaire-adjoint de l'*Association Libérale du canton de Nivelles*, cumulées avec des fonctions identiques lui attribuées au sein de la toute puissante *Association Libérale centrale de l'arrondissement de Nivelles*, fondée en 1873⁴.

- ¹ Pour un historique de la loge des *Amis Philanthropes*, voir notamment : L. LARTIGUE, *Loge des Amis Philanthropes à l'Orient de Bruxelles. Précis historique. Première partie (1797-1855)*, Bruxelles, 1893 et L. LARTIGUE, *Loge des Amis Philanthropes à l'Orient de Bruxelles. Précis historique. Deuxième partie (1855-1876)*, Bruxelles, 1897. Pour tout terme technique utilisé en maçonnerie nous renvoyons le lecteur à D. LIGOU, e.a., *Dictionnaire universel de la franc-maçonnerie*, Paris, 1974, 1 398 pages plus supplément iconographique, ainsi qu'aux rééditions du même ouvrage. V.-G. MARTINY, Coulon, Émile, dans *Nouvelle Biographie Nationale de Belgique*, tome 4, Bruxelles, 1997, pp. 74-76. Archives des *Amis Philanthropes*, à Bruxelles : Livre d'Or, n° 201. L'auteur de la notice biographique a publié la date du 25 juin 1854, alors que l'initiation de Coulon date bien du 24 juin 1864. L'année de son initiation est d'ailleurs précisée dans l'album commémoratif offert à Jules Anspach par les Amis Philanthropes, album dont nous avons eu l'occasion de consulter une reproduction.
- ² Supplément à *L'Aurore, organe hebdomadaire libéral du canton de Molenbeek-Saint-Jean*, 28 janvier 1906.
- ³ *Fédération des Associations libérales. Assemblée générale du 24 novembre 1879*, Bruxelles, 1880, p. XIV.
- ⁴ *Idem*, p. XIV-XV.

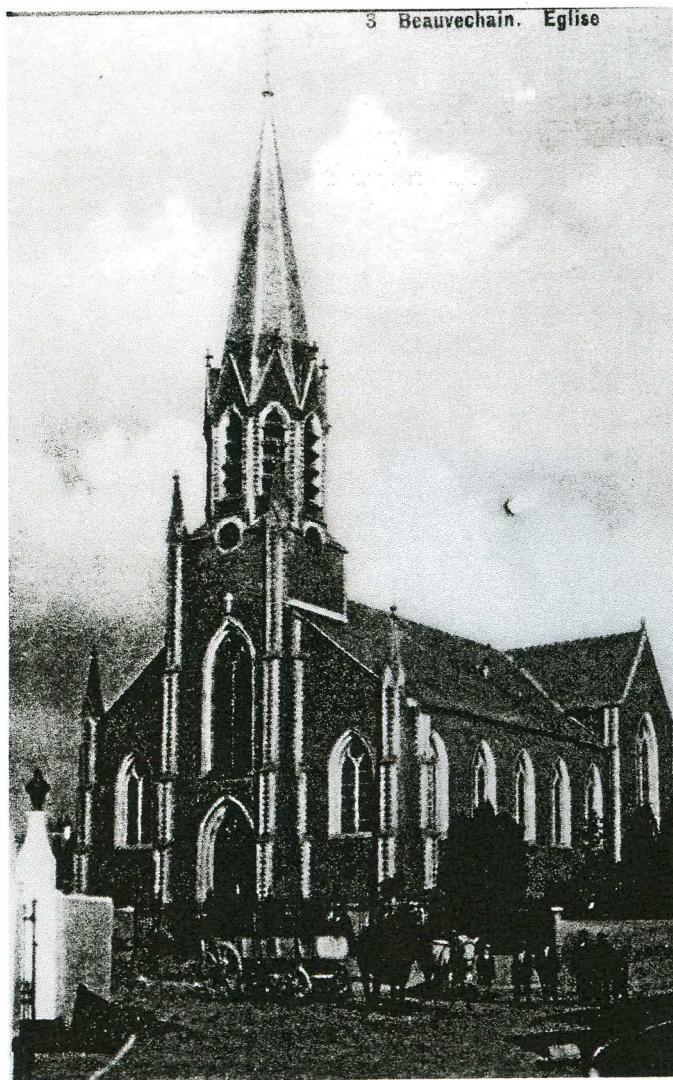
Né à Nivelles le 12 février 1825, au sein d'une famille d'artisans – son grand-père paternel, Michel Coulon, avait été maître menuisier et directeur des travaux de la ville de Nivelles et son père, Antoine-Joseph (1788-1836), exerçait la profession d'ébéniste – Émile Coulon avait suivi les cours d'architecture dispensés à l'Académie de dessin établie dans sa ville natale. En 1842, 1843 et 1844, il y avait remporté le premier prix et avait tout naturellement été remarqué par un des professeurs de l'établissement, l'architecte Antoine-Marie Moreau⁵. Formé par l'architecte Henri – un des préférés de l'empereur Napoléon I^{er} et du roi des Pays-Bas Guillaume I^{er} –, Moreau avait eu



Émile Coulon (1825-1891), vers 1865
(Coll. privée).

l'occasion de travailler sous les ordres de celui-ci dans le cadre de l'aménagement des palais royaux de Laeken et de Bruxelles, ainsi qu'à l'embellissement des châteaux du prince de Ligne, à Beloeil, et du duc d'Arenberg, à Enghien. Il était revenu à Nivelles, en 1821, où, à peine âgé de 31 ans, il avait entrepris différents travaux à la demande des autorités locales. Trois années plus tard, à l'époque où les architectes provinciaux avaient été institués, sa réputation lui avait permis de revendiquer le poste créé pour l'arrondissement de Bruxelles, mais il avait préféré exercer cette fonctions dans l'arrondissement de Nivelles⁶. Le 2 janvier 1844, Coulon était entré dans son cabinet d'archi-

- ⁵ V.-G. MARTINY., *op. cit.*, pp. 74-76.
- ⁶ *Gazette de Nivelles et de l'arrondissement*, 5 octobre 1872. Notice nécrologique.



3 Beauvechain. Eglise

L'église Saint Sulpice de Beauvechain, une des plus belles réalisations d'Émile Coulon en Brabant wallon (Coll. de l'auteur).

tectes. Durant dix années, il y avait parachevé sa formation. Ce fut Moreau lui-même qui, en septembre 1854, le proposa aux autorités pour lui succéder dans ses fonctions provinciales. Dès lors, le 16 octobre suivant, Émile Coulon était officiellement devenu le nouvel architecte provincial compétent pour l'arrondissement de Nivelles⁷.

En cette année 1854, Émile Coulon embrassa une carrière d'architecte-voyer provincial qui le conduisit à planifier de nombreux travaux en maints endroits de l'arrondissement de Nivelles. Le règlement organique du service technique provincial chargeait en effet les architectes-voyers d'arrondissement de dresser les plans, de rédiger les cahiers des charges, d'établir les devis, de surveiller les chantiers et de procéder à la réception de tout ouvrage dont la dépense devait être imputée sur les revenus provinciaux, ceux des fabriques d'églises, comme ceux des institutions de bienfaisance ou d'instruction publique. C'était obligatoirement à lui que s'adressaient dès lors les autorités locales désireuses de procéder à la construction ou à la reconstruction d'édifices publics. Comme on peut aisément l'imaginer, en ce XIX^e siècle caractérisé par une explosion démographique, Coulon eut l'occasion d'exercer son art des dizaines, sinon des centaines de fois, en divers lieux du Brabant wallon, tant et si bien qu'il figura sans doute parmi les fonctionnaires publics les plus connus de l'arrondissement de Nivelles. Confronté à une vaste campagne de construction et de reconstruction d'églises rurales et urbaines, Coulon s'était notamment spécialisé en architecture religieuse. En trente-cinq années de carrière, il fut appelé à diriger la reconstruction, l'agrandissement ou la restauration d'au moins quarante-cinq églises de l'arrondissement de Nivelles. Parmi les nouvelles églises dont il signa les plans, on peut citer Saint-Sulpice à Beauvechain (1852-1856) ; Saint-Barthélemy à Bousval (1857) ; Saint-Pierre à Doiceau (1864-1872), Saint-Feuillen à Offus (1866), Saint-Georges à Saint-Jean-Geest (1871) et Saint-Jean-Baptiste à Villeroux (1874). Il fit également procéder à l'agrandissement d'une série d'églises dont, en 1861, celles dédiées à Saint-Lambert, à Jodoigne, et à Saint-Aubin, à Opprebais. Sans être des stéréotypes, ces différentes églises avaient toutes *un air de famille*, l'architecte ayant le plus souvent eu recours aux formes néogothiques et, parfois,

⁷ V.-G. MARTINY., *op. cit.*, p.74.

néoromanes⁸. Les budgets provinciaux étant souvent maigres et les donations rares, nombre de ces édifices furent élevés à l'aide de moyens réduits ce qui explique leur sobriété, mais aussi parfois leur fragilité. Plusieurs de ces bâtiments religieux, élevés au XIX^e siècle, ont d'ailleurs déjà disparu depuis longtemps, comme, par exemple, l'église Saint-Laurent, de Dongelberg, rebâtie à neuf en 1867. Notons encore, qu'à la suite de son exceptionnelle restauration de la flèche de la collégiale Sainte-Gertrude, de Nivelles (1859-1862), l'architecte nivellois bénéficia d'une renommée internationale qui lui fit attribuer différents chantiers de restauration d'édifices religieux français. L'abondant travail qu'il avait fourni pour les fabriques d'églises et les administrations communales ne l'empêcha nullement de se consacrer à l'architecture civile. En 1862, le château de Meeûs d'Argenteuil, sis sous Lillois, avait notamment été élevé selon ses plans. Une vingtaine d'années plus tard, le baron Alexandre de Vrints de Treuenfeld, député libéral de l'arrondissement de Nivelles, lui avait également confié la reconstruction complète de son château de Malèves⁹.

En 1862, le gouvernement libéral avait nommé Coulon membre correspondant de la Commission Royale des Monuments¹⁰. Comme nous l'avons vu, deux années plus tard, il entra à l'*Amis Philanthropes*. En juin 1869, il avait ensuite acquis la ferme dite du *Caillou*, sise sous Vieux-Genappe, le dernier quartier général de Napoléon¹¹. Sous ses ordres, cet immeuble avait connu une belle restauration, Coulon ayant même décidé de racheter des meubles au descendant de l'ancien fermier à qui les lieux appartenaient en juin 1815. Afin de disposer d'un pied-à-terre bruxellois, en 1875-1876, il s'était fait construire une habitation de style, devenue le n° 42 de la rue de Livourne, sous Ixelles. À l'époque où il était devenu un des membres du comité de l'*Association Libérale du canton de Genappe* – canton auquel appartenait la commune de Vieux-Genappe – il s'était attelé à la rédaction d'une monographie très pointue de l'église de l'ancienne abbaye de Villers-la-Ville, monographie qui fut éditée à

⁸ V.-G. MARTINY., *op. cit.*, pp. 74-75.

⁹ Archives de la famille Cornet d'Elzius, Malèves.

¹⁰ V.-G. MARTINY., *op. cit.*, pp. 75-76.

¹¹ Théo FLEISCHMANN, *Histoire de la ferme du Caillou. Quartier général de Napoléon à Waterloo*, Éditions de la Société Belge d'Études Napoléoniennes, Waterloo, 1984, p. 33. V.-G. Martiny situe l'achat de la ferme en 1862, mais Fleischmann publie certains extraits d'un acte daté du mois de juin 1869.

Bruxelles en 1878¹², à la veille de la *grande guerre scolaire*. Dès le mois de décembre 1879, ses convictions politiques avaient été mises à l'épreuve puisqu'il avait été choisi pour figurer parmi les sept membres du 9^e comité scolaire officiel du canton scolaire de Wavre, à savoir au sein du comité spécialement chargé de la défense et de la promotion de l'enseignement officiel dans les communes de Genappe, Glabais, Loupoigne et Vieux-Genappe¹³. Comme tous les autres membres de ces comités officiels, Émile Coulon avait été excommunié par le clergé catholique. À l'occasion des terribles polémiques suscitées autour de la question scolaire, la qualité maçonnique d'Émile Coulon avait déjà été révélée par la presse catholique et jetée en pâture à ses lecteurs. C'était les rédacteurs de la très catholique *Gazette de Nivelles* qui s'en étaient chargés en mars 1879¹⁴. Le nom de Coulon avait été publié dans les colonnes de cet hebdomadaire en compagnie de ceux de plusieurs autres frères de la loge des *Amis Philanthropes* domiciliés dans le canton de Nivelles : Adolphe Wayez, ingénieur civil à Braine-l'Alleud, initié en 1862 ; Jules Cravau, tanneur à Nivelles, initié en 1862 ; Adolphe Fagnat, industriel à Nivelles, initié en 1867 ; Firmin-Louis Dept, greffier au Tribunal de 1^e instance de Nivelles, affilié en 1873, et Émile Bomal, avocat à Nivelles, initié en 1874. Émile Coulon, l'auteur des plans d'un si grand nombre d'églises du Brabant wallon, appartenait à la franc-maçonnerie ! De quoi glacer le sang des nombreux fabriciens qui avaient bénéficié de ses services ! Assez curieusement, l'auteur du recueil *La Belgique Maçonnique*, publié en 1887 dans le but de révéler de façon tapageuse l'engagement de plusieurs centaines de francs-maçons belges, avait, lui, omis de signaler celui de Coulon¹⁵.

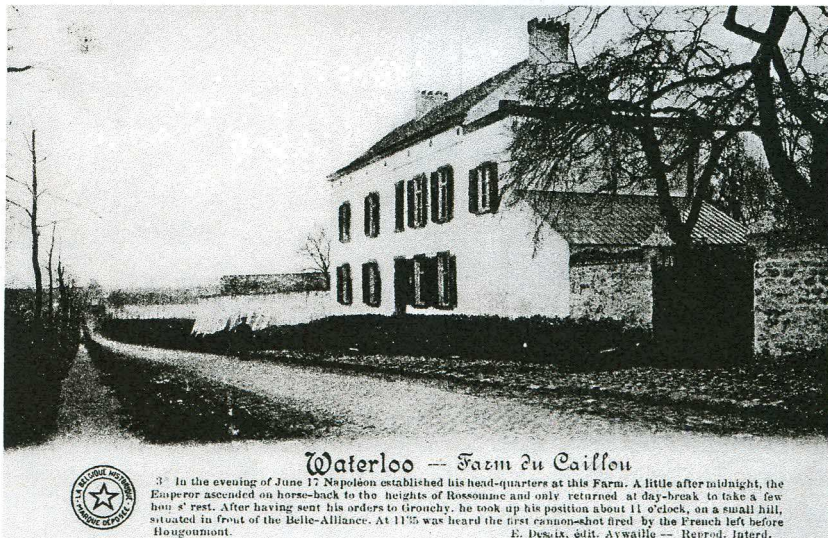
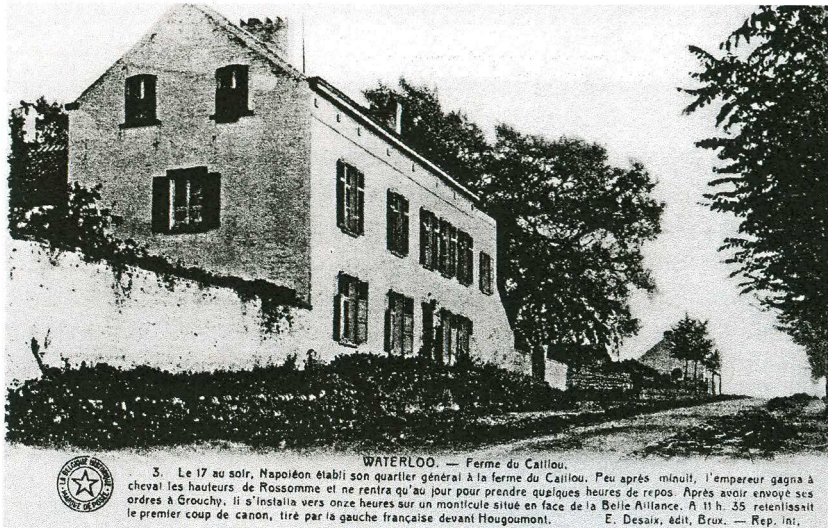
Les difficultés que quelques ardents défenseurs de la cause catholique lui avaient causées n'avaient pas été de nature à lui faire modifier sa ligne de conduite politique. Elles furent néanmoins très mal vécues par son épouse, née Mélanie Richard. Retiré définitivement à Ixelles à sa retraite (1889), Émile Coulon s'éteignit en ce lieu le 5 novembre 1891. Avec ou sans son accord, son épouse lui fit

¹² E. COULON, *L'église de l'ancienne abbaye de Villers-la-Ville*, Bruxelles, 1878.

¹³ *Mémorial administratif de la Province de Brabant*, Année 1879, 1^e partie, tome CXX, Bruxelles, 1879, p.

¹⁴ *La Gazette de Nivelles et de l'arrondissement*, 8 mars 1879.

¹⁵ *La Belgique Maçonnique*, Bruxelles, 1887.



Vieux-Genappe : deux vues de la ferme du Caillou, acquise en 1869 par Émile Coulon et restaurée par ses soins (Coll. de l'auteur).

célébrer des funérailles religieuses en l'église Saint-Boniface, avant de le faire inhumer au cimetière d'Ixelles¹⁶ où sa tombe subsiste d'ailleurs encore aujourd'hui¹⁷. En septembre 1872, son maître, Antoine-Marie Moreau, avait eu des funérailles tout aussi religieuses, mais sans que la chose puisse apparaître surprenante. En effet, à l'époque, chrétien fervent, il présidait, à Nivelles, la fabrique de l'église Saint-Nicolas, et siégeait, malgré son grand âge – 82 ans – au sein du conseil de la ville accloté en tant que représentant de l'opinion catholique¹⁸. On notera qu'en 1905, la veuve d'Émile Coulon décida de se séparer de la ferme du Caillou – si chérie par son défunt mari – et ce, au profit de la comtesse de Villegas, future épouse de l'historien Lucien Laudy, celui-là même qui prit l'initiative, en 1913, d'ériger dans le jardin de ladite ferme un ossuaire dans lequel sont recueillis les ossements des combattants de 1815 découverts sur le champ de bataille de Waterloo, au hasard des fouilles ou des travaux¹⁹.

Joseph TORDOIR

(à suivre)

La ferme du Caillou

« J'ai sous les yeux, en écrivant, une lithographie anglaise du milieu de ce siècle représentant The farm du Caillou, where Napoleon stayed the night before the battle of Waterloo, et une estampe française datant à peu près de la même époque. La petite construction se compose de deux corps différents : le logis des fermiers à gauche, une grange avec grande porte cintrée à droite. Devant l'habitation s'étend une sorte de terrasse garnie d'une balustrade de bois ; à droite, une porte percée dans un mur en grosses pierres de taille, donne accès au verger. La route est bordée d'ormes et de sapins en face de l'habitation. Le lithographe anglais a placé des personnages nombreux sur la chaussée : des familles conduites par des guides, des

¹⁶ V.-G. MARTINY, *op. cit.*, p. 76.

¹⁷ A. M. NOTERMAN, *Guide des cimetières de Bruxelles*, Éditions J. M. Collet, Braine-l'Alleud, 1998, p. 288.

¹⁸ *La Gazette de Nivelles et de l'arrondissement*, 28 septembre et 5 octobre 1872.

¹⁹ Th. FLEISCHMANN, *op. cit.*, p. 34.

promeneurs arrêtés en des poses niaises, un couple élégant assis dans un cabriolet... La composition française montre une lourde diligence gravissant la côte qui mène à Genappe. Le touriste ne trouvera plus cette figuration aujourd'hui en visitant le Caillou. Le tramway de la vallée de la Lasne et le chemin de fer de Genappe ont rendu déserte la route tragique des Quatre-Bras.

La ferme a aussi bien changé. Elle est devenue une demeure de plaisance, presque une villa. M. Coulon, l'ancien architecte de l'arrondissement de Nivelles, en devint propriétaire, il y a quelque vingt ou trente ans. Il modifia le Caillou pour l'habiter. On suréleva la maison, on abattit la grange, on construisit une écurie et une remise. Le rez-de-chaussée où Napoléon avait passé la nuit du 17 au 18 juin, déjeuné le matin de la bataille et dressé ses premiers plans de combat, fut respecté. M. Coulon était un bonapartiste fervent. Ce fut lui qui restaura l'église de Waterloo. Il fit décorer les plafonds du Caillou d'une aigle surmontée d'un grand N. Il racheta les vieilles tables – fort élégantes, ma foi – sur lesquelles Napoléon avait déjeuné et déployé ses cartes. Des aigles ramassées sur le champ de bataille, des souvenirs, des dessins s'ajoutent à ces souvenirs. La maison est devenue un petit musée – le plus vivant et le plus émouvant certes de tous ceux qu'on fait voir sur le champ de bataille.

Je suis arrivé au Caillou un matin. Une pluie fine tombait. La route était maussade. Ne sachant point quels étaient les locataires actuels, je me demandais quel accueil m'était réservé. Je fus vite rassuré. Le Caillou était encore occupé à cette époque par la Mme veuve Coulon et par son fils, M. Émile Coulon, un dessinateur de talent dont j'avais vu déjà les œuvres. Une réception des plus cordiales me fit oublier rapidement l'humidité et la tristesse du chemin. M. Émile Coulon a conservé pour Napoléon le culte professé par son père. Il m'a fait voir en détail le Caillou, puis le verger où tout un escadron passa la nuit, l'espèce de tourelle en contrefort placée au fond du jardin que la tradition désigne comme un des observatoires de l'Empereur, puis la chambre où Napoléon rêva d'écraser l'Europe en un suprême effort (...) »

FIERENS-GEVAERT, *Figures et sites de Belgique*, Bruxelles, 1907, pp. 123-124.